

Les anciens captifs des Fulbe de l'Adamaoua et l'élevage

Cécile Pouget

Introduction

Au début du XIX^e siècle, les Fulbe¹, attirés par les zones de pâturages, atteignent les hautes terres de l'Adamaoua, sous la poussée conquérante insufflée par Othman Dan Fodio, propagateur de la foi musulmane. La pénétration des Fulbe se heurte d'abord aux populations déjà établies dans l'Adamaoua. Peu à peu, la foi musulmane se répand dans la région ; une certaine osmose, estime Podlewski (1971), s'établit entre les nouveaux venus et les occupants précédents. Les Fulbe se regroupent dans des centres fortifiés, où ils se consacrent aux études religieuses, à la vie politique. Pour se dégager des activités de production, ils s'entourent d'une population d'esclaves qu'ils partent chercher principalement parmi l'ethnie laka, à 200 km au nord, de part et d'autre de la frontière Cameroun-Tchad.

Les esclaves sont installés à l'extérieur des villes dans des hameaux de culture. Certains cultivent, d'autres servent de domestiques, d'aides-bergers lors des transhumances.

Le pouvoir colonial va tenter de faire disparaître l'esclavage. Puis l'indépendance, qui marquera une rupture avec le régime colonial, confirmera le statut d'homme libre des anciens captifs. Ces derniers

¹ Dans la région, le terme fulbe désigne les descendants des conquérants du XIX^e siècle, aujourd'hui villageois et citadins, tandis que le terme peul a une acception plus large englobant aussi les pasteurs nomades.

ont-ils profité de leur liberté nouvelle et des pâturages abondants de l'Adamaoua pour acquérir du cheptel ? En quoi leur condition d'anciens esclaves, ou de descendants d'esclaves a-t-elle pu influencer le développement de leur activité pastorale ? Pour ces anciens serviteurs, l'élevage est-il le symbole d'une réussite économique, représente-t-il une condition d'intégration au monde peul ?

L'activité d'élevage d'anciens captifs

Un accès par le gardiennage de bétail

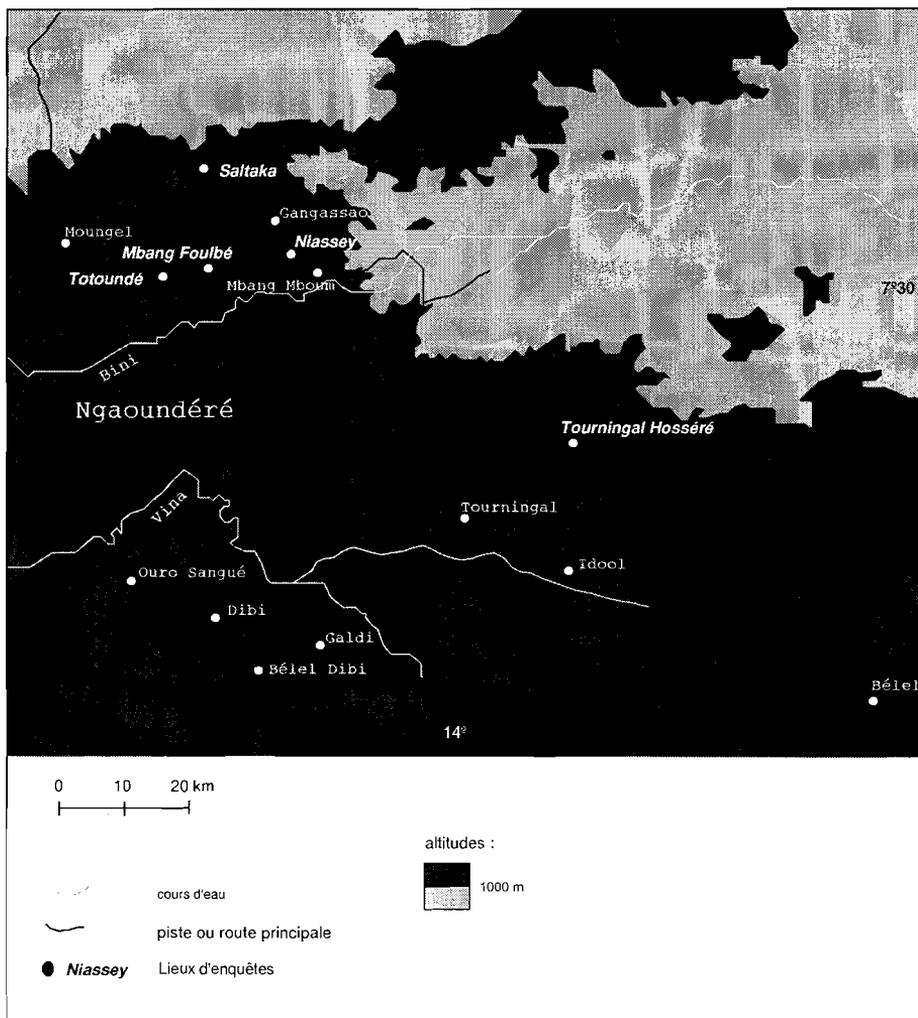
Nous présentons ici quelques exemples de familles, pris dans la région de Ngaoundéré, pour expliquer comment les anciens serviteurs de l'Adamaoua sont aujourd'hui engagés dans les activités d'élevage.

Les aides-bergers

C'est par le travail de berger qu'une partie de la population servile de l'Adamaoua a d'abord été impliquée dans l'élevage.

Djobdi

À Niassey, Djobdi, un ancien esclave, a commencé à garder les animaux de son maître à l'âge de dix ans. Pour cela, il était surveillé par le berger peul de la famille. Chaque nuit, il devait dormir avec les vaches à cause des hyènes qui pouvaient rôder autour des troupeaux. Lorsque son maître est mort, Djobdi est parti dans un autre village car sa maîtresse (la femme du premier maître) avait épousé un autre Peul. Ce dernier a chargé Djobdi de cultiver avec le groupe des esclaves du village. Ainsi, d'aide-berger, Djobdi est devenu cultivateur. Aujourd'hui, il est âgé de 78 ans. Divorcé et sans enfant, il vit à côté de la famille de ses anciens maîtres qui le nourrit car le peu de culture qu'il tente de faire ne parvient pas à subvenir à ses besoins.



■ Région de Ngaoundéré, localisation des lieux d'enquêtes.

Hassana de Madjélé (quartier de Saltaka)

Hassana est un peu plus jeune que Djobdi. Il est né à Madjélé il y a environ 65 ans. Ses parents étaient les esclaves de Bia Embarka, un Peul de Madjélé. Hassana était le berger des animaux de son maître, il habitait alors à Luggéré Bini, un hameau un peu écarté de Madjélé. À la mort de Bia (que Hassana situe un peu avant l'introduction des charrues, donc avant l'indépendance), le troupeau a été réparti entre les membres de sa famille. Hassana qui n'avait alors plus d'animaux à garder et plus de maître, s'est donc mis à l'agriculture, aidé par sa femme Douri, ancienne captive à Saltaka. Aujourd'hui, sans enfants, ils vivent à Madjélé, car ils n'ont pas voulu rester seuls à Luggéré Bini. Mais ils continuent de cultiver à l'emplacement des troupeaux de Bia. Ils possèdent deux chèvres. Hassana dit qu'ils en avaient eu jusqu'à trente mais qu'elles ont été décimées par la peste. Du temps où il était berger, Hassana possédait quelques têtes de bovins.

Aujourd'hui, les anciens esclaves participent peu à la garde des troupeaux des Fulbe. Djobdi et Hassana ont tous deux cessé d'être bergers à la mort de leur maître pour devenir cultivateurs. Si Djobdi continue à travailler, il ne peut subvenir à tous ses besoins. Il est comme bien d'autres serviteurs de l'Adamaoua âgés et sans enfants qui vivent sous la protection de la famille de leur ancien maître. Ils cultivent de petits champs, vendent des cordes qu'ils tressent eux-mêmes, effectuent de menus travaux pour la famille de leur maître qui prend en charge leur nourriture, leurs vêtements. Ils ne possèdent pas d'animaux. Certains disent cependant en avoir eu quand ils étaient plus jeunes, ils pouvaient en recevoir de leur maître du temps où ils étaient esclaves. Quelques anciens captifs, plus jeunes, continuent d'être bergers, comme par exemple Maondé de Mbang-Foulbé :

Maondé

Maondé a environ 70 ans. Dès son plus jeune âge, il a fait le berger pour son patron, jusqu'à la mort de ce dernier il y a 10 ans. Depuis 4 ans, il est de nouveau berger car il a été embauché par le GIE (Groupement d'intérêt économique) du village dont l'objectif est la production et la vente de lait. Le troupeau regroupe une quarantaine de vaches laitières qui appartiennent à diverses personnes du village. Chaque jour, le lait du troupeau est vendu au projet laitier de Ngaoundéré. L'argent reçu sert à payer le berger, les

soins aux animaux, le complément alimentaire (tourteau de coton), ainsi qu'une rémunération fixe aux propriétaires des vaches confiées. Maondé, qui vit seul avec sa femme, n'est jamais parvenu à accumuler des animaux. Il se contente de subvenir à ses besoins. Depuis qu'il est de nouveau berger du GIE, il a réduit les surfaces cultivées. Bibatou, la femme de Maondé cultive son propre champ de maïs ce qui lui permet de prendre sa part sans demander à son mari¹. Elle cultive aussi un champ de légumes pour la sauce, effectue divers petits travaux pour se procurer un peu d'argent (recherche de balais, de bois pour la cuisine). Elle a déjà eu des moutons car on lui donne parfois un mouton jumeau quand la brebis n'a pas assez de lait pour nourrir ses deux agneaux. Mais les revenus de Bibatou restent insuffisants pour lui permettre de s'acheter ses propres animaux.

Le travail de berger est moins contraignant qu'autrefois, en particulier parce qu'il n'est plus nécessaire de dormir en brousse auprès des bêtes. Pourtant dès qu'ils en ont la possibilité, les Fulbe continuent de déléguer ce travail à d'autres. (C'est pour cela sans doute qu'on les considère davantage comme des possesseurs de bétail que des éleveurs, comme l'explique J. Boutrais, 1994.) Les jeunes Fulbe, en général scolarisés, ne veulent pas s'occuper de la garde des troupeaux. À Mbang-Foulbé, les jeunes qui ont abandonné l'école traînent dans le village tandis que leurs parents doivent embaucher des bergers étrangers à la famille. Ces jeunes avouent que lorsqu'ils étaient petits, leurs parents les chargeaient d'aller contrôler le troupeau. Ils faisaient croire qu'ils n'avaient pas trouvé les animaux au lieu de partir les voir au pâturage. De même, ils ont refusé d'apprendre à traire de peur que leurs parents ne les y envoient les jours de pluie. La garde des animaux n'est pas pour autant une activité réservée aux anciens esclaves qui vivent aujourd'hui de l'agriculture. Maondé a repris le travail de berger dans les conditions bien particulières du GIE alors qu'il avait arrêté le travail à la mort de son ancien maître. Mais ce

¹ Dans l'Adamaoua, femmes captives comme femmes fulbe aiment bien avoir leur propre champ de maïs afin de pouvoir disposer de quelques épis à leur convenance (don à des amis, épis grillés pour les enfants). Dans le cas des femmes fulbe, c'est souvent le mari qui finance toutes les étapes de la culture du petit lopin réservé au maïs. La femme n'a plus qu'à disposer de sa récolte.

travail au sein du GIE représente plutôt une promotion pour lui, c'est un signe de confiance que les Fulbe lui accordent. À Béra, sur les hauteurs de Tourningal, vit une femme berger, et fière de l'être, fille d'une ancienne esclave. Ces exemples sont rares. Aujourd'hui, un très petit nombre d'anciens captifs contribue à la garde des animaux de leurs anciens maîtres. Pour assurer la garde des troupeaux, les Fulbe emploient des bergers mbororo qui viennent du Nord du pays ; les candidats ne manquent pas.

Les anciens esclaves agriculteurs

Aujourd'hui l'agriculture constitue souvent l'activité principale des anciens captifs, qu'ils aient été ou non bergers auparavant.

Hama Djuldé de Totoundé

Hama a environ 65 ans. Il vit avec sa femme un peu plus jeune que lui. Ils ont une fille qui étudie à l'école coranique d'un village voisin. Hama et sa femme sont tous deux nés à Totoundé, de parents laka. Comme Hassana, Hama était berger chez son ancien maître et ne s'est mis à l'agriculture qu'après la mort du maître. Aujourd'hui, aidé par sa femme, il cultive maïs et manioc. Il possède 9 moutons, fruits de la descendance de sa première brebis. Il a déjà vendu deux moutons pour ses besoins courants (vêtements, viande).

Djabari de Tourningal

Djabari est le fils d'une captive de Djawa, un hameau de Tourningal. Dès son plus jeune âge, Djabari a travaillé comme berger pour l'ancien maître de sa mère. Il recevait alors un animal tous les cinq mois, salaire classique² des bergers de l'Adamaoua. Tout en étant berger, Djabari cultivait un champ de céréales, qui pouvait le nourrir entre deux et six mois. Le reste de la nourriture était fourni par son patron. Depuis neuf ans, Djabari a abandonné le travail de berger car il se sentait trop vieux pour continuer (il a aujourd'hui 55 ans). Il est resté pendant deux ans dans le hameau de Djawa où il avait été berger. Cette situation ne lui convenant

² Aujourd'hui l'argent, à raison de 10 000 francs CFA par mois, a tendance à remplacer les dons en nature.

pas, il a décidé de descendre au village de Tourningal situé au bord de la route. Il est venu construire sa maison sur l'emplacement de son maître. Depuis sept ans, il cultive son champ de maïs grâce à une charrue prêtée par le fils de son maître. Comme la production agricole ne lui suffit pas, il est devenu boucher et part vendre de la viande sur les marchés voisins. Il fait également du commerce de poules, de moutons. Il conduit parfois des animaux à pied à Ngaoundéré. Djabari a trois femmes qui, comme la plupart de femmes non fulbe, font divers travaux pour se procurer de l'argent. L'une d'entre elles possède cinq moutons, obtenus de la reproduction d'une brebis achetée quand la famille vivait encore à Djawa.

Djabari et Hama vivent essentiellement de l'agriculture ; ils sont autonomes vis-à-vis de leurs anciens maîtres. Leur activité pastorale se limite à quelques petits ruminants élevés près de leur maison. De leur travail de berger, ils n'ont pas accumulé de bovins.

D'anciens esclaves devenus éleveurs

Wabili Oumarou de Mbang-Foulbé

Contrairement à la plupart des familles de captifs, celle de Wabili est relativement grande. Il vit avec sa femme, un fils marié ici, ainsi que trois enfants qui lui ont été confiés par un ami Dourou. Wabili a quatre autres enfants qui sont mariés ailleurs.

À 80 ans, Wabili est relativement alerte. Le soir, nous le croisons souvent sur le bord de la route. Il part voir son troupeau qu'il a confié à un berger. Il nous explique qu'il a commencé à avoir des animaux grâce à la vente de ses récoltes. Il répartissait les animaux achetés dans différents troupeaux du village. Quand il est parvenu à constituer un petit troupeau, il est devenu berger de ses propres animaux, il y a environ 50 ans de cela, d'après lui. Aujourd'hui, Wabili a confié les animaux à ses enfants, lui supervise le travail. Sa famille cultive environ deux hectares de maïs à l'aide de la charrue qui lui appartient (depuis au moins 20 ans). Elle paye de la main-d'œuvre pour sarcler car les enfants ne peuvent pas tout faire eux-mêmes. Wabili insiste bien pour dire qu'autrefois, il faisait ce travail lui-même, mais qu'il n'en a guère la force aujourd'hui.

À force de travail et d'économie, Wabili est parvenu à constituer son propre troupeau de bovins, comparable à d'autres troupeaux de Fulbe.

Wabili est né à Mbang-Foulbé. Comme sa mère, il était captif dans une des grandes familles du village, auprès d'une femme. Il était bien traité, nous racontent les gens du village. Sa maîtresse le gardait près de lui, et ne voulait pas qu'il parte au pâturage à la place de ses enfants. Aujourd'hui, la maîtresse de Wabili vit toujours, mais elle n'a guère voulu nous donner des informations sur ses anciens esclaves. Mais on peut penser que, outre les tâches domestiques auxquelles devait participer Wabili, il a pu cultiver pour son compte et constituer ainsi son cheptel. Wabili, quant à lui, n'a pas mentionné sa situation antérieure, mais il serait fier, d'après les habitants du village, de dire qu'il est esclave.

Outre l'élevage de bovins et de petits ruminants, quelques anciens captifs font du commerce de bétail.

Facteurs limitant le développement de l'élevage chez les anciens captifs

Les activités pastorales actuelles des anciens captifs et de leurs descendants restent assez marginales en comparaison de celles de leurs anciens maîtres pour qui l'élevage occupe toujours une place majeure. Les captifs qui possèdent leur propre troupeau de bovins sont rares. Quelques-uns élèvent des petits ruminants. Pourquoi l'activité pastorale des anciens serviteurs ne s'est-elle guère développée, même chez ceux qui avaient choisi d'être bergers ? En tant qu'anciens serviteurs, ont-ils rencontré des facteurs limitant le développement de leur élevage ?

L'héritage d'une vie servile

Autrefois, les esclaves devaient travailler pour leur maître. Ils étaient censés ne rien posséder, même pas ce qu'ils portaient sur leur tête, entend-on souvent. Le bétail était considéré comme un privilège des hommes libres. Dès qu'un cultivateur achetait un animal pour l'élever à son compte, les envoyés du *laamiido* le lui enlevaient de force. Au cours de nos enquêtes, de telles pratiques ne nous ont pas été

rapportées, tant du côté des Fulbe que des anciens esclaves. Les esclaves qui étaient bergers pour leurs maîtres nous ont même dit qu'ils recevaient des animaux de la part du maître. Que faut-il penser de ces informations contradictoires? Sans doute l'autorité des lamidats, à son apogée au XIX^e siècle, s'est-elle relâchée par la suite. La situation du lamidat de Ngaoundéré, où nous avons mené les enquêtes, était peut-être différente des autres lamidats de l'Adamaoua et moins sévère pour les esclaves. Faut-il penser pour autant, comme nous l'ont affirmé Hassana ou Djobdi, que les maîtres allaient jusqu'à donner des animaux à leurs esclaves? Quoi qu'il en soit, les esclaves n'avaient certainement pas pu accumuler un important cheptel au moment de leur libération. D'ailleurs ceux qui disent avoir eu des animaux ne les ont guère conservés.

Contrairement aux jeunes Fulbe qui possèdent souvent quelques animaux avant de se marier et héritent ensuite de ceux de leurs parents, les esclaves et leurs enfants ne bénéficient pas de ces facilités pour démarrer une activité pastorale. Ce phénomène se remarque chez les hommes mais également chez les femmes. Il existe beaucoup de différences entre les activités des femmes esclaves et des femmes fulbe. Les femmes fulbe de l'Adamaoua ne travaillent quasiment pas à l'extérieur de leur maison car elles doivent sortir le moins possible de leur concession et puis, c'est au mari de subvenir à tous les besoins de ses épouses et de ses enfants. Les couples esclaves ne fonctionnent pas selon les mêmes règles. Leurs femmes participent activement aux divers travaux agricoles et possèdent aussi leurs activités propres telles que la recherche des balais en brousse, ou la fabrication de sel. Elles partent elles-mêmes au marché vendre leurs productions. Plus indépendantes de leurs maris que les femmes fulbe, parviennent-elles alors à se constituer un petit cheptel? Leurs revenus semblent trop faibles pour cela. Certaines femmes fulbe, même si elles ne travaillent pas, parviennent quant à elles à développer leur élevage bovin. Leur cheptel se multiplie à partir des animaux obtenus par héritage ou pour la dot. Elles n'ont pas à subvenir aux besoins de la famille, leur mari se fait un devoir de tout leur fournir. Elles vendent parfois leurs animaux pour des besoins personnels (auparavant, et le mari s'est chargé de vérifier si ces besoins étaient ou non justifiés) et les redistribuent à leurs enfants lorsqu'ils se marient.

Au cours de toutes les enquêtes, nous avons constaté que les anciens captifs donnent plus facilement des animaux à leurs femmes que ne

le font les Fulbe. Hama, l'ancien berger de Totoundé, Wabili de Mbang-Foulbé, ont tous deux donné des animaux à leur femme. C'est peut-être un moyen de leur fournir la dot qu'elles n'ont pas eu à l'occasion de leur mariage. C'est peut-être aussi une façon de récompenser les femmes qui travaillent tout autant que les hommes aux travaux agricoles.

N'ayant pas d'héritage, les familles d'anciens captifs parviennent à avoir des animaux grâce à la vente de leurs produits agricoles. Le cas de Wabili à Mbang-Foulbé est le plus remarquable, mais il est aussi très exceptionnel. Même les anciens captifs qui sont bergers comme Maondé, ou qui l'ont été jusqu'à une époque récente comme Djabari, ne possèdent pas ou très peu d'animaux et ce sont en général des petits ruminants. Or, l'absence d'héritage n'a pas empêché certains Fulbe de se constituer un cheptel assez conséquent d'un ou plusieurs troupeaux. Il faut donc chercher d'autres causes à la faible activité pastorale des anciens captifs.

Des difficultés techniques ?

Dans l'Adamaoua, les connaissances relatives aux activités pastorales ne constituent pas un privilège des anciens maîtres, qui furent souvent plus éloignés du troupeau que leurs anciens captifs. Dans d'autres régions peules, les maîtres sont restés plus attachés à la vie pastorale que ne l'étaient les Fulbe de l'Adamaoua. Dans la région de Labgar au Fouta Toro, les Peuls considèrent qu'ils ont des pouvoirs et des connaissances secrètes que leurs anciens esclaves ne possèdent pas. Ces derniers ne pourront donc jamais développer une activité pastorale comparable à la leur.

La question du gardiennage est-elle un obstacle à l'acquisition d'animaux par les anciens captifs ? Dans d'autres régions peules, comme au Macina, cela peut être le cas. Là-bas, les Rimaïbé n'imaginent pas pouvoir développer leur cheptel en laissant leurs animaux aux Peuls auxquels ils ne font pas confiance. C'est une des raisons pour lesquelles ils préfèrent acheter des petits ruminants qui seront gardés par un de leurs enfants plutôt que des bovins qui partiront en transhumance avec les Peuls. Entre Peuls, il existe une solidarité qui leur permet de lutter contre les vols de bétail, mais elle ne se manifesterait pas si c'est la vache d'un Rimaïbé qui a été volée. Dans l'Adamaoua, les anciens

captifs n'ont guère fait mention de ces problèmes. Les Fulbe eux-mêmes emploient le plus souvent des bergers étrangers à leur famille. Wabili a fait de même, il est parvenu à obtenir des animaux en les confiant à divers bergers avant de les regrouper dans un seul troupeau. Ceux qui ont peu d'animaux préfèrent les petits ruminants qu'ils estiment moins exigeants à garder que les bovins.

Une situation sociale et familiale particulière

La structure familiale particulière des anciens captifs peut expliquer pour partie leur faible activité pastorale. En général, la population des anciens serviteurs est âgée, sans enfants. Dans les années soixante, l'étude démographique de Podlewski, réalisée dans le canton de Mbang-Foulbé où nous avons pris divers exemples, avait mis en évidence le non-renouvellement de la population d'anciens serviteurs. Outre les mariages mixtes, il expliquait cela par la très basse fécondité des femmes laka, qui mettent en moyenne 1,6 enfants au monde contre 3,5 pour les Fulbe. Sans enfants, les anciens captifs, tel Hama, Djobdi, Hassana, n'ont certainement pas été enclins à faire fructifier un troupeau qui n'aurait profité à personne de leur famille. D'ailleurs les seuls captifs que nous avons rencontrés avec un troupeau, dont Wabili, étaient également ceux qui avaient les plus grandes familles.

Depuis longtemps, les Fulbe de l'Adamaoua vivent entre la ville et la campagne. La plupart d'entre eux possèdent des habitations dans les deux endroits et y exercent des activités de part et d'autre. En Adamaoua, l'élevage est aussi, et de plus en plus, le fait des citadins. Cela peut être un jeune qui, ayant réussi en ville, achète quelques animaux qui s'ajouteront au troupeau de son père ou de ses frères restés au village. Ces contacts ville/campagne qui participent au développement de l'activité pastorale semblent plutôt le fait des Fulbe que des anciens captifs. Les esclaves qui ont profité de l'indépendance pour partir en ville n'ont guère de famille vers qui se tourner dans le village où ils étaient esclaves. D'ailleurs, sans doute désireux de faire oublier leurs origines serviles, ne souhaitent-ils pas y revenir, ne serait-ce que pour y confier des animaux à un berger. Du côté des captifs, la faiblesse des relations ville/campagne ne contribue donc pas au développement d'une activité pastorale.

L'image du Peul éleveur, qui ne s'habille qu'avec des haillons, n'est plus guère d'actualité en Adamaoua. Mais, les Fulbe gardent encore la réputation d'être économes, spartiates. Bien des jeunes Fulbe ne comprennent pas très bien pourquoi leur père, qui possède plusieurs troupeaux, continue de se déplacer à pied au lieu de s'acheter un vélomoteur voire une voiture. Les anciens esclaves et les autres populations d'agriculteurs sont considérés comme plus dépensiers, et ne parviennent donc pas à faire des économies pour s'acheter des animaux. Ces considérations, qui peuvent paraître subjectives, sont pourtant formulées tout autant du côté des agriculteurs que des Fulbe et ce, pas uniquement dans la société peule de l'Adamaoua.

Rôles de l'activité pastorale pour les anciens captifs

Des activités agricoles fragilisées

Nous ne passerons pas en revue tous les avantages économiques que peut apporter l'activité pastorale, mais nous analyserons ici ses retombées sur l'agriculture qui constitue aujourd'hui l'activité principale des captifs.

En l'absence de troupeau, les champs des agriculteurs ne bénéficient pas de la fumure souhaitée. Certains se sont débrouillés, comme Hassana à Madjélé, pour cultiver sur l'ancien lieu de pacage des animaux de leur maître. D'autres sont amenés à déplacer leur champ, lorsque la production baisse. La fertilisation des champs des anciens captifs, autrefois assurée par les animaux du maître, n'est pas automatique aujourd'hui parce que les enfants des anciens maîtres développent eux aussi leurs surfaces agricoles et ont davantage besoin de la fertilisation de leurs animaux.

Introduite en Adamaoua au début des années soixante, la traction attelée a permis une véritable transition au moment de la libération des esclaves. Contraints dans le passé de travailler les champs de leurs maîtres à la main, les esclaves ont été envoyés dans les stations pour apprendre le dressage des bœufs et le maniement de la charrue. De

retour au village, ils ont continué à labourer les champs de leur maître. Mais, après ce travail, ils pouvaient labourer les champs des autres personnes, l'argent perçu étant alors partagé entre le maître et eux. Le développement de ces locations d'attelage a permis le passage du travail forcé à la main à une certaine autonomie des esclaves. Aujourd'hui, comme nous l'avons vu, les esclaves ne possèdent pas d'attelage, ni de charrue. Certains continuent un peu le même système qui prévalait au moment de l'introduction des charrues. Ils labourent les champs de la famille de leur ancien maître avant d'utiliser l'attelage pour eux. D'autres, plus rares, travaillent à la main. À Totoundé, Hama travaille à la main depuis que Mamadou, le fils de son ancien maître, a vendu les bœufs. En effet, Mamadou a décidé d'investir dans l'agriculture. Et comme il cultive 10 hectares de maïs, il préfère utiliser le tracteur et s'est donc débarrassé des bœufs de labour de son père.

Sans cheptel, le financement des campagnes agricoles est plus difficile. Contrairement aux propriétaires de bétail, les anciens esclaves ne sont pas assez riches pour financer leur campagne agricole. Ils ne peuvent faire comme les Fulbe qui, même s'ils ne possèdent que quelques têtes de bétail, parviennent à faire travailler des ouvriers dans leurs champs de maïs et à payer de l'engrais. Les anciens captifs doivent travailler eux-mêmes leurs champs, ils se regroupent éventuellement pour faire des travaux en commun. Par contre, contrairement aux autres populations d'agriculteurs de l'Adamaoua, les anciens captifs ne travaillent pas comme salariés agricoles dans les champs des éleveurs. Comment expliquer ce phénomène ? Souvent âgés, les anciens serviteurs se contentent de cultiver leur champ. Peut-être préfèrent-ils aussi se dégager de ce type de relations avec les anciens maîtres ? C'est peut-être aussi une façon de se démarquer des autres populations d'agriculteurs de la région... pour se rapprocher des maîtres.

Grâce à un capital en cheptel (ou en commerce) que ne possèdent pas les anciens captifs, les Fulbe de l'Adamaoua développent leurs activités agricoles. Certaines relations établies entre les familles des anciens maîtres et des anciens captifs sont en train d'évoluer du fait du décalage croissant entre les moyens de production des Fulbe et ceux des anciens captifs. Cela risque de fragiliser l'activité agricole des anciens captifs car ils sont peu à peu privés des bénéfices du cheptel des Fulbe. Pourra-t-on alors parler de deux types d'agricultures,

celles des éleveurs (ou des Fulbe citadins) et celles des agriculteurs ? Ces tendances annoncent-elles un clivage encore plus grand entre les deux populations ?

Rôle social de l'élevage

Outre la perspective économique, l'élevage est-il un moyen pour les anciens serviteurs de s'assimiler à leurs anciens maîtres ?

Selon Hurault (1964), l'émancipation de la population servile apparaît illusoire en regard du clivage résultant de la possession de bétail. Les quelques exemples que nous avons présentés indiquent que plusieurs situations sont possibles, depuis les esclaves qui trouvent protection auprès de leurs anciens maîtres jusqu'à ceux, peu nombreux, qui possèdent un troupeau et emploient bergers et travailleurs agricoles saisonniers tout comme les Fulbe. Cette gamme de situations économiques se retrouve-t-elle dans le statut social des anciens captifs ?

Sur ce sujet délicat, les esclaves proches de leurs anciens maîtres fournissent davantage d'informations que ceux devenus plus indépendants. On repère facilement les captifs qui, seuls et âgés, trouvent protection auprès de leur ancien maître. Ces anciens captifs se définissent comme tels et n'hésitent pas à raconter leur vie d'esclave. Beaucoup d'autres, loin de se dire peuls, indiquent leur ethnie d'origine. Par contre, les femmes esclaves qui ont été épousées par des Fulbe sont parfois difficiles à remarquer. De même, certains esclaves ou enfants d'esclaves ont été adoptés par les Fulbe, et ces derniers se refusent à faire mention des origines de leurs protégés. Il est également malaisé de parler de statut avec le fils d'un ancien captif devenu El Hadj. Sans doute pour ces derniers, l'élevage est un moyen de s'intégrer aux activités de la société peule. Mais ces anciens esclaves et leurs descendants n'en deviennent pas pour autant des Fulbe. Ils n'épousent pas de femmes peules, plus par crainte du mépris des femmes que du refus de leurs parents.

Dans l'ensemble, les Fulbe se conduisent comme des protecteurs vis-à-vis de leurs anciens esclaves. Certains partent même les rechercher quand ils savent qu'ils se trouvent seuls et en difficulté. Comment se comporteraient les anciens maîtres si leurs anciens esclaves étaient

en mesure de rivaliser avec eux sur le plan économique, notamment sur le plan pastoral ? Il est difficile de le dire en regardant seulement la situation de l'Adamaoua. Si l'on considère le Fouta Djalon, où les activités des maîtres et des esclaves sont assez comparables, on ressent chez les maîtres le besoin de s'affirmer en tant que nobles. Ceci ne s'exprime guère en Adamaoua où les anciens maîtres, qui dominent sur le plan économique mais aussi démographique, religieux et politique, n'éprouvent pas le besoin de mettre de barrière sociale entre eux et leurs anciens captifs.



Conclusion

Population marginale parmi les Fulbe, les anciens esclaves, souvent âgés et seuls, trouvent aujourd'hui protection auprès de leurs anciens maîtres. L'agriculture reste l'activité principale des plus actifs. Ils élèvent parfois quelques petits ruminants. Quelques-uns ont réussi à se constituer un troupeau de bovins. Mais l'émancipation n'a pas conduit à l'émergence d'un agro-élevage spécifique aux anciens captifs, comme cela pourrait être le cas dans d'autres sociétés peules. Malgré des conditions géographiques favorables, les captifs n'ont pas été dans un contexte social et familial propice au développement d'une activité pastorale intense. Il conviendrait d'ailleurs de mieux cerner l'importance de l'organisation sociale des Fulbe et des réseaux de relations susceptibles de favoriser l'élevage, relations établies tant à l'intérieur de la famille qu'entre les familles elles-mêmes.

Les esclaves de l'Adamaoua ne se revendiquent pas comme des agriculteurs. De leur côté, les Fulbe ne posent pas l'élevage comme la base première de leur identité. L'Islam a devancé l'activité pastorale dans la définition de l'identité peule. D'ailleurs, l'accès à l'élevage ne semble pas vu comme une façon d'être assimilé à la société peule, même si l'aisance économique qu'il peut procurer conforte les Fulbe dans leur position. Plus que les activités économiques, ce sont les situations familiales qui peuvent contribuer à l'assimilation des esclaves au monde peul, tel le mariage avec des femmes esclaves, l'adoption du fils d'un ancien captif qui devient parfois plus proche du chef de famille peul que les propres fils de la maison.

La question du lien entre identité et activités de production prend davantage de sens dans d'autres sociétés peules, par exemple au Macina où les Rimaïbé, anciens captifs, trouvent une identité propre autour de l'activité agricole.

Bibliographie

- BOUTRAIS J., 1978 —
Deux études sur l'élevage en zone tropicale humide, Paris, Orstom, *Travaux et documents*, 194 p.
- BOUTRAIS J., 1994 —
Les Foulbé de l'Adamaoua et l'élevage, *Cahiers d'Études Africaines*, 133-135 : 175-196.
- BOUTRAIS J., 1999 —
La vache ou le pouvoir ; Foulbé et Mbororo de l'Adamaoua. In Botte, Boutrais, Schmitz (eds), *Figures peules*. Paris, Karthala.
- HURAUULT J., 1964 —
Antagonisme de l'agriculture et de l'élevage sur les hauts plateaux de l'Adamaoua (Cameroun), *Études rurales*, 15 : 22-27.
- PODLEWSKI A. M., 1971 —
La dynamique des principales populations du Nord Cameroun, Piedmont et plateau de l'Adamaoua, *Cahiers Orstom, série sciences humaines*, vol. VIII, 148 p.
- POUGET C., 1995 —
Évolution des systèmes de production des anciens captifs dans les sociétés peules du Fouta Djallon, de l'Adamaoua et du Macina, Mémoire de DEA « Géographie et pratique du développement dans le tiers monde », université de Paris-X, 54 p.